

gediente sozial und gesellschaftlich zunächst einen schweren Stand hatte. Die Veteranenverbände taten alles, um dieses Bild des in jeder Hinsicht vorbildlichen ›Staatsbürgers in Uniform‹ fest im Gedächtnis der Nation zu verankern (Kap. 4). Für diese Nation schien es auch wichtig, den Weltkrieg nicht als Bruch, sondern als Fortsetzung der eigenen geschichtlichen Überlieferung zu deuten. Als Verkörperung dieser Kontinuität diente die Figur des auf sich gestellten Farmers oder des rauhbeinigen Rangers in der Uniform des ›citizen-soldier‹, obwohl in der CEP mehr Angestellte als Farmer dienten (Kap. 5). Auch die Kriegsliteratur – d. h. die offizielle Kriegsgeschichtsschreibung, Truppengeschichten jeder Art, romanhafte historische Darstellungen – trug wesentlich zur Festigung des Mythos bei (Kap. 6). Mit den Jahren galt es, die Erinnerung an die mythisierten Toten des Krieges gegenüber anderen Tendenzen in der Öffentlichkeit wachzuhalten. Dazu dienten die großen Veteranentreffen am jährlichen Waffenstillstandstag, auf denen jeweils das hohe Lied der siegreich verteidigten humanitären Ideale gesungen und ihr verpflichtender Charakter für die Zukunft Kanadas hervorgehoben wurde (Kap. 7). Schließlich konnte der Mythos als einigende Kraft für die von tiefen Gegensätzen geprägten Gesellschaften der werdenden Nation dienen (Kap. 8). Die Wirkung dieser Erinnerungskultur auf das öffentliche Bewußtsein war beim Ausbruch des Zweiten Weltkrieges nicht zu übersehen.

Die Stärke dieses mythischen Bildes des Krieges lag, wie der Vf. in seiner Schlußbetrachtung betont, in seinem primären Anknüpfungspunkt, dem Gedenken an die Toten der Schlachtfelder, doch er brach sich an den Realitäten der Zwischenkriegszeit in Kanada. Dem stilisierten Bild des ›citizen-soldier‹ stand die als Ausgrenzung empfundene Situation der indianischen Bevölkerung, der nicht-britischen Immigranten, vor allem aber der Francokanadier und ihrer Veteranen gegenüber. In dieser Hinsicht entpuppte sich der Mythos als ein Produkt der vorherrschenden, anglokanadischen Schichten. Auch nach diesen einschränkenden Bemerkungen der Schlußbetrachtung, die mit wenigen Strichen den Mythos mit der Realität konfrontiert, bleibt dessen Wirkungsmächtigkeit im Kanada der Zwischenkriegszeit ein faszinierendes Phänomen. Zudem ist die Studie Vance's in einem lebendigen und eingängigen Stil geschrieben. Trotz der Vielfalt der Zeugnisse aus allen Bereichen des kulturellen Lebens bleibt die Darstellung auf die Interpretation der Erinnerungskultur konzentriert. Die Untersuchung dieser komplexen Zusammenhänge ist für unsere medienbestimmte Gegenwart von besonderer Bedeutung.

Wilhelm DEIST, Freiburg

Gerhard HIRSCHFELD, Gerd KRUMEICH, Dieter LANGEWIESCHE, Hans-Peter ULLMANN (Hg.), *Kriegserfahrungen. Studien zur Sozial- und Mentalitätsgeschichte des Ersten Weltkriegs*, Essen (Klartext) 1997, 456 p. (Schriften der Bibliothek für Zeitgeschichte, Neue Folge, 5).

Ce recueil de 23 contributions, réparties en trois sections, est le fruit de travaux d'étudiants en histoire des Universités de Fribourg-en-Brigau, Stuttgart et Tübingen qui certes, doivent servir à éclairer bien des points encore mal connus de l'histoire sociale et des mentalités mais qui démontrent aussi, selon Dieter LANGEWIESCHE, que l'Université allemande ne mérite pas toutes les critiques qu'elle subit régulièrement. En tout cas, ces recherches locales, bien centrées sur des thèmes significatifs, abordées avec prudence et rigueur, éclairent de façon parfois inattendue les attitudes, les comportements ou les réactions quelquefois tardives de groupes sociaux très divers, le plus souvent situés en province. Citer une de ces études en particulier porterait sans doute de l'ombre à d'autres mais les trois grands thèmes retenus: la guerre au front et à l'arrière (l'introduction est faite par Gerd KRUMEICH); l'économie et la guerre (introduction par Hans-Peter ULLMANN), et, enfin, images de la société – représentations de l'ennemi (introduction par Gerhard HIR-

SCHFELD) abordent nombre de terrains négligés, voire inexplorés. Regrettons que la filmographie et la guerre psychologique par exemple, si importante, n'aient pas fait l'objet d'études dans ce recueil, tout comme l'analyse de milieux ouvriers, de femmes notamment. Cependant, cette initiative souligne la différence fondamentale d'approche de l'étude de la Grande Guerre par rapport à ce qui a été réalisé ne serait-ce qu'entre 1965 et 1985 par exemple, comme il ressort du volume 25 des Publications de la Bibliothek für Zeitgeschichte: Neue Forschungen zum Ersten Weltkrieg, Literaturberichte und Bibliographien, 1985 (Ed. Jürgen Rohwer). Cet écart est encore plus net si l'on remonte dans le temps, où seuls dominaient les récits de combat et les souvenirs des combattants. L'historien français – et il serait utile qu'une confrontation ait lieu entre spécialistes allemands et français – établira nécessairement des comparaisons avec la littérature de ce côté-ci du Rhin en relevant à la fois bien des analogies et, naturellement, de grandes différences. Celles-ci apparaissent dans la comparaison entre manuels scolaires français et allemands quant à la représentation de la guerre 1914–1918 mais, surtout, en Allemagne, dans le refus d'accepter la défaite et le rejet de la »Schuldfrage« et l'on trouve très tôt par conséquent les germes nationalistes d'où émergeront les courants revanchards, et leurs prolongements, et la légende du coup de poignard dans le dos et de l'armée allemande vaincue est déjà vite forgée. L'intérêt de ces travaux réside justement dans la confirmation à l'échelle locale et micro-sociale de tableaux globaux déjà anciens et fondés sur l'analyse de paramètres moins nuancés, d'ordre politico-militaire par exemple.

Espérons que ce recueil recevra l'accueil qu'il mérite, que son champ de recherche sera prolongé, ou complété tout en regrettant que ses concepteurs aient reculé devant une conclusion qui aurait utilement achevé l'ensemble, ne serait-ce qu'à des fins didactiques: mais serait-ce rompre avec une tradition universitaire de nos collègues allemands?

Marcel SPIVAK, Les Lilas

Gerhard ENGEL, Bärbel HOLTZ, Gaby HUCH, Ingo MATERNA (Hg.), Groß-Berliner Arbeiter- und Soldatenräte in der Revolution 1918/19. Dokumente der Vollversammlungen und des Vollzugsrates. Vom 1. Reichsrätekongress bis zum Generalstreikbeschluss am 3. März 1919, Berlin (Akademie) 1997, XLIV–888 p.

La révolution qui a secoué l'Allemagne en 1918–1919 a fait l'objet, en trois quarts de siècle, de tant de recherches et de publications qu'on pourrait s'étonner qu'il existe encore, sur ce sujet, des documents inédits de quelque importance. Or voici qu'une équipe d'historiens de l'Université Humboldt nous donne à lire des textes qui ne manquent pas d'intérêt: les délibérations des Assemblées des Conseils de soldats et d'ouvriers berlinois ainsi que celles de leur organe exécutif (*Vollzugsrat*) pendant la période allant du 22 décembre 1918 au 3 mars 1919. Le Congrès des conseils de décembre 1918 a confirmé les *Volksbeauftragten* en tant que détenteurs du pouvoir exécutif et s'est prononcé pour l'élection rapide d'une Assemblée nationale. Dès lors quel pouvait être encore le champ d'action réservé aux Conseils d'ouvriers et de soldats? Pour Friedrich Ebert, après les élections municipales de janvier 1919, ils étaient désormais inutiles. A la réunion du 31 janvier des Conseils du Grand Berlin, une majorité affirme au contraire que, »porteurs des conquêtes révolutionnaires«, les conseils ont pour mission de contribuer »à l'organisation politique, économique et sociale de l'Allemagne«. Cette majorité voit dans l'Assemblée nationale un dangereux adversaire (Doc. 43, p. 510). Les documents réunis dans le présent recueil font apparaître des glissements politiques remarquables au sein des Conseils berlinois révélateurs sans doute d'une évolution analogue des milieux ouvriers en général. Alors que le SPD avait obtenu au début janvier la majorité à la réélection du *Vollzugsrat*, le 28 février, c'est l'USPD qui l'emporte (305 voix contre 271 à la liste SPD, Doc. 65). Déjà le 31 janvier, la